

## Introduction

« Et merde pour le roi d'Angleterre  
Qui nous a déclaré la guerre. »

Chanson de marin française  
(fin du XVIII<sup>e</sup> siècle).

Le présent livre n'est ni un manuel d'histoire culturelle, ni un essai de science politique, ni un pamphlet antinationaliste, ni une thèse d'histoire européenne, ni un traité de polémologie ou de xénophobie générale. Il ne veut rien démontrer ni rien dénoncer. C'est une anthologie, un florilège, si l'image du bouquet de fleurs, étymologiquement à l'origine de ces deux termes, n'était peut-être pas très appropriée pour désigner un recueil de textes de détestation. On pourrait dire alors de façon plus neutre et plus exacte, en reprenant un terme quelque peu désuet, que c'est une *cbrestomathie*, étymologiquement : un recueil de textes *utiles*, un outil de travail regroupant des textes divers exprimant un même sentiment, *la haine d'une collectivité pour une autre collectivité*, modeste outil qui pourrait peut-être aider à l'établissement d'un plus ambitieux essai d'histoire culturelle à l'échelle de l'Europe.

Une hypothèse sous-jacente a présidé à la constitution de notre essai : de même qu'il existe un « roman national » à l'échelle de chaque nation, roman national plus ou moins stable qui la cimente et la définit, il existerait un « roman international » complémentaire, fait de l'ensemble des relations qu'une nation entretient à l'encontre d'autres nations, et qui forme un système lui aussi plus ou moins stable et réajustable qui la cimente et la définit tout autant.

Certes, les historiens ont bien étudié, et depuis longtemps, les relations d'amitié ou de conflit qui se sont élevées entre les diverses nations européennes. Ils en ont étudié les acteurs principaux, les causes et les effets, les grandes dates, les variations et les moments d'exacerbation (les guerres) ou d'apaisement (les traités de paix ou d'alliance). Mais ils ont moins traité des modes de manifestation de ce roman international, de sa rhétorique discursive et de ses lieux communs atemporels, des canaux et des supports (matériels, symboliques, idéologiques) par lesquels il s'est élaboré et propagé, et notamment par lesquels se sont transmises et ont comme induré les détestations entre nations.

## **PROPOSITIONS ET DÉFINITIONS**

Une difficulté majeure s'est présentée d'emblée : comment définir les deux notions (la détestation, la nation) sur lesquelles repose notre anthologie ? D'une part, qu'est-ce que la haine, qu'est-ce que détester quelque chose ou quelqu'un et, d'autre part, à quel type d'objet cette haine s'applique-t-elle ? Deux notions particulièrement complexes : la haine est un sentiment qui a une dimension psychologique et individuelle (c'est une pulsion – voir Max Scheler qui fait du ressentiment un re-sentiment, une « ruminantion »), mais aussi une dimension collective, culturelle, idéologique et institutionnelle (je déteste celui ou ceux que ma communauté me demande de détester), qui a des degrés et une histoire longue, où elle est mémoire d'une collectivité, rémanence d'offenses anciennes, sentiment d'avoir été victime de quelque chose, voire atavique ressentiment (Nietzsche, M. Scheler). Et faire l'histoire, ou la typologie, ou simplement faire – comme ici – l'anthologie d'un sentiment (comme pour le désir de rivation étudié par A. Corbin, l'idée de bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle étudiée par un R. Mauzi, une rumeur hostile étudiée par un E. Morin, un sentiment patrimonial étudié par un P. Nora) n'est pas chose aisée. D'autre part, comment

étudier ce qui est à la fois la source (collective) et la cible (collective) de ce sentiment, une « nation » ? Qu'est-ce qu'une « nation » (et son sentiment spécifique, le nationalisme, et son exacerbation, le chauvinisme) ?

Cette notion de « nation » n'est ni universelle, ni univoque, ni transhistorique. Une « nation » se définit, on le voit au cours de l'histoire, à l'intérieur d'aires et de cadrages géographiques et politiques réajustables, variables, dont les frontières peuvent, ou peuvent ne pas, coïncider, et une hostilité à l'égard d'une nation peut s'incarner dans des cibles très diverses : hostilité envers des régimes politiques (démocraties contre théocraties, républiques contre monarchies ou aristocraties, « monde libre » contre « monde totalitaire ») ; entre des dynasties (les Bourbon, les Habsbourg, les Romanov, les Hohenzollern) ; entre des nations unifiées et des empires ou des royaumes en archipel (le Saint-Empire romain germanique ; le royaume de Piémont-Sardaigne ; l'Autriche-Hongrie). Un Français de 1872 peut détester « le Kaiser », ou « Bismarck », ou « les Allemands », ou « la Prusse », ou « les envahisseurs », sans forcément que ces entités coïncident. Les premiers historiens grecs (Hérodote, Thucydide) ne connaissent que l'opposition Grecs/barbares, Grecs contre tous les autres peuples, dont certains, comme les Perses, forment depuis longtemps une très riche et importante civilisation. Certes, aux époques modernes, ce sentiment semble étroitement lié au concept de nation, concept d'émergence complexe et diverse, associé de façon flottante à divers synonymes (« peuple », « ethnie », « État », « dynastie »), encombré de diverses notions approximativement apparentées (nationalisme, chauvinisme, patriotisme, populisme, etc.), souvent interrogé par les historiens (de Michelet à Renan et à Pascal Ory), notion d'origine incertaine : elle daterait, comme sentiment et construction identitaire et unificatrice, selon certains historiens, pour la France, du baptême de Clovis (505 ou 507), selon d'autres de Bouvines (1214), selon d'autres enfin de

l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), selon d'autres encore du traité de Westphalie (1648) ou du fameux cri de Valmy (« Vive la Nation ! », 1792), ou de l'apparition d'une langue et d'une littérature « nationale<sup>1</sup> ». Le sentiment de détestation dont nous traitons dans cette anthologie historicisée est donc une « détestation cadrée », une détestation qui – à la différence par exemple de l'antisémitisme ou de l'anticléricalisme – vise une entité étrangère plus ou moins sentie comme une « nation ».

On peut prévoir que les inimitiés seront d'autant plus virulentes que les frontières de plusieurs de ces cadrages différentiels coexisteront et se superposeront pour former une cible unique à un moment historique donné. Mais faute de mieux, nous appellerons « nations » ces ensembles (de familles, d'aires, de cultures, de pays) qui relèvent, on le voit, de caractéristiques différentes.

L'identité d'un groupe, d'une société, d'une nation ne se forge et ne se définit que par des différences. Elle n'existe que par des oppositions et que comme faisceau, plus ou moins stable, de différenciations. Les guerres, les annexions, l'établissement de frontières, de barrières douanières, les traités, les flux migratoires, le tourisme même sont à la fois les causes et les conséquences matérielles et visibles de ces différenciations qui ont toutes leur histoire. Cette histoire différentielle, avec ses multiples modes d'expression, se met en place et se réajuste perpétuellement dans les inconscients collectifs des nations européennes par modèles et repoussoirs, pouvant s'incarner tantôt de façon positive (l'Italie à la Renaissance en Europe, l'Angleterre comme

---

1. Pour une discussion sur l'émergence de cette notion comme « construction » collective, voir ORY Pascal, *Qu'est-ce qu'une nation ? Une histoire mondiale*, Paris, Gallimard, 2020. En attendant la Révolution, des travaux d'historiens (du type *Les recherches de la France* d'Étienne PASQUIER, 1611, réflexion sur les institutions fondant une certaine idée de la « nation » française), des œuvres (*La Franciade*) et les réflexions d'écrivains (la Pléiade) défendant l'originalité de la langue française, et surtout, l'œuvre d'historiens comme Michelet ont contribué à créer une certaine idée identitaire de la « nation française ».

modèle pour les philosophes français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le philhellénisme des romantiques) tantôt de façon négative, sous forme d'une xénophobie ou d'une haine plus ou moins agressive et violente, plus ou moins latente (un ressentiment ancien et durable – le sac du Palatinat chez les Allemands vis-à-vis des Français, la perte de l'Alsace-Moselle pour les Français à l'égard des Allemands après 1870). Ces haines peuvent se réactiver de façon plus ou moins épisodique (les périodes récurrentes de *french bashing* dans les tabloïds anglais à l'égard de la France), rester sous-jacentes pendant longtemps sous la forme du ressentiment (l'idée que l'on a été victime dans le passé), se polariser et s'exacerber en un moment historique particulier (la « bataille des nations » de Leipzig en 1813) et se recrystalliser et se raviver de façon ponctuelle (un « incident diplomatique » tel Fachoda, ou « la canonnière d'Agadir », ou une catastrophe militaire – par exemple Mers-el-Kébir à l'égard des Anglais pour la Marine française, telle ou telle querelle dynastique ou de succession à un trône – par exemple au trône d'Espagne au XIX<sup>e</sup> siècle), voire une défaite sportive considérée comme imméritée dans une compétition importante (Jeux olympiques, coupe du monde de football).

## DIFFUSION ET RHÉTORIQUE DES STÉRÉOTYPES

L'histoire des idées, de la littérature, de la caricature et du pamphlet, ce genre littéraire de la détestation de l'autre<sup>2</sup>, nous montre que de nombreux stéréotypes d'antagonismes sont bien en place, à l'intérieur de l'Europe, contribuant par là même à entériner l'idée d'Europe, sans doute très tôt (dès les commentaires de César dans sa *Guerre des Gaules*) et surtout dès l'invention du livre

2. Voir COURIER Paul-Louis, *Pamphlet des pamphlets*, Paris, Chez les Marchands de nouveautés, 1824; ANGENOT Marc, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982; et NOIRIEL Gérard, *Le venin dans la plume. É. Drumont, É. Zemmour et la part sombre de la République*, Paris, La Découverte, 2019.

et sans doute à cause de celui-ci (car qui dit livre dit fixation et circulation des clichés, de ce que les sociologues appellent les *credenda*, les *miranda* et les *agenda*, ces « opinions » quant à ce qu'il faut croire, à ce qu'il faut admirer, à ce qu'il faut faire) qui soudent une société.

La diffusion de la haine s'opère à l'occasion de la diffusion d'un genre littéraire, inventé par l'Europe, le roman, un genre « cosmopolite » sans règles ni frontières, qui met fréquemment en présence des individus de nationalités différentes, genre héritier de la très belliqueuse épopée qui met en scène des personnages qui s'opposent les uns aux autres, genre qui a besoin de guelfes et de gibelins, de catholiques et de protestants, de Bourguignons et d'Armagnacs, de *rosbifs* et de *froggies*, de *chleus* et de poilus, de Montaignus et de Capulets, de nomades et d'autochtones, bref de conflits, d'antagonismes et de rivalités pour susciter l'intérêt. Comme il y a une Europe gothique, une Europe rococo, une Europe romantique, une Europe art-déco, il existe une Europe du roman. Donc du conflit, car le roman a besoin, pour raconter ses histoires, du conflit et de la haine comme matériau. Ère du livre, ère du roman, ère de l'Europe, ère de la haine, ère de l'Histoire, des histoires, et des historiens coïncident historiquement sur un « créneau » de cinq ou six siècles<sup>3</sup>.

Le syncrétisme de la théorie des humeurs, des tempéraments et des climats, amalgame théorique très vivant depuis Aristote (*Le politique*) et Hippocrate (voir le traité, attribué à Hippocrate, *Traité des airs, des eaux, des lieux*), qui se prolonge jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle (Montesquieu, *L'esprit des lois*) et jusqu'au groupe de Coppet (Madame de Staël, *De la littérature*) et à Taine, a notamment servi de socle pseudoscientifique commun, très tôt et pendant longtemps, à toute espèce de polémique comme à toute réflexion ou théorie sur la différenciation « naturelle » des peuples,

---

3. Voir KUNDERA Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1986.

des mœurs, des types de gouvernements, des arts et des littératures, aussi bien que des nations<sup>4</sup>. Cette caractérologie est pour ainsi dire « coagulée », « précipitée », dans la littérature, dans l'enseignement, dans les outils de tout enseignement, dans certains manuels et dictionnaires rhétoriques<sup>5</sup> – caractérologie bien fixée par exemple chez un Du Bartas (*La seconde semaine, ou enfance du monde*, livre VII, 1584) qui, après avoir opposé les peuples du Nord et les peuples du Midi, met en liste les traits distinctifs des différents peuples de l'Europe<sup>6</sup>.

La haine de l'autre peut s'exprimer directement, par des actes violents symboliques (l'assassinat d'un homme politique, un pogrom ou un lynchage), mais surtout, bien évidemment, par le langage. Ce langage qui, nous disent linguistes et sociologues, est par essence, structurellement et fonctionnellement, dialogal, polémique, adversatif, tout discours étant contre-discours, dire

- 
4. La théorie des quatre tempéraments, héritée d'Hippocrate et de Galien, a certainement été l'une des plus anciennes, multiséculaires et persistantes grilles de lecture permettant d'opposer les différentes nations. Un Stendhal, dans son essai *De l'amour* (1822, chapitre XL), la reprendra encore à son compte pour opposer « le sanguin, ou le Français [...], le bilieux, ou l'Espagnol [...], le mélancolique, ou l'Allemand [...], le flegmatique, ou le Hollandais » auxquels il ajoute deux « types » fondés sur la dominante des nerfs ou des muscles, « le nerveux, ou Voltaire [...], l'athlétique, ou Milon de Crotoné ».
  5. Ces manuels se présentent sous forme de dictionnaires de « lieux communs », ou d'« épithètes » obligées et servent d'aide à l'enseignement ou à toute fabrication de discours écrit ou oral. Des *Adages* d'ÉRASME (1500), de l'*Officina* de RAVISIUS TEXTOR (1503) et des *Épithètes* de M. de LA PORTE (1571) ou du père DAIRE (1759) au *Gradus français* de CHARPENTIER (1822), nombreux sont ces manuels qui fixent, pour des générations d'écrivains et d'écoliers, le florilège des stéréotypes internationaux. Voir, ci-après, quelques exemples.
  6. Voir LESTRINGANT Frank, « L'antipathie entre les peuples, xv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles, de Luis Fois à Antoine Galand », publié dans un numéro spécial (deuxième journée) des *Cahiers de L'Association internationale des études françaises*, n° 54, 2002. Frank Lestringant note l'apparition, très tôt en Europe, d'un « carré discordant composé de l'allemand, de l'espagnol, de l'italien et du français ». Voir, dans notre anthologie ci-après, le « Tableau synoptique allemand des nations européennes au xvii<sup>e</sup> siècle » (figure 6).

étant contredire l'autre. Le discours de haine serait alors l'incarnation paroxystique (c'est un discours sérieux, assertif, insoucieux d'argumentation et de vérité, visant à la destruction symbolique de l'autre) de cette polémique linguistique, qui peut avoir des degrés : un discours polémique, une satire par exemple, peut être ironique (l'autre détesté est bien identifié, bien distinct de l'ironisant), peut relever de l'humour (on s'inclut dans la ridiculisation de l'autre, on est, au fond, « comme lui »), peut se poser à l'intérieur d'un débat d'idées, d'une argumentation, et viser à convaincre l'autre, ou peut violemment viser à détruire l'autre. La haine est brutale, ciblée, simpliste, elle fait feu de tout bois, mais elle constitue aussi un rapport psychologique complexe liant aussi bien deux individus que deux collectivités : elle est liée à un rapport de pouvoir, réel ou supposé, présent, passé ou à venir, considéré comme aberrant, injuste ou anormal, entre une victime (réelle ou supposée) et un dominateur (réel ou supposé tel par la victime) qui hait sa victime autant que sa victime le hait : *Oderint, dum metuant* : « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent », dit tout tyran selon le vieil adage latin<sup>7</sup>.

Ce sentiment s'exprimera par des textes comme par des images, des films, des discours publics, des manuels, des graffitis, des statues, des monuments commémoratifs, des caricatures, des pièces de théâtre, des chroniques et reportages journalistiques et des histoires drôles<sup>8</sup>. Mais la haine, si elle se manifeste souvent par

---

7. Attribuée à Attius, et souvent reprise (par Cicéron, Sénèque...), devise que l'on peut attribuer ou appliquer à tous les régimes autoritaires.

8. La caricature, particulièrement depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le développement de la presse illustrée par la lithographie, la « petite » presse comme la presse « sérieuse » après 1830, et surtout la presse politique après les lois favorables sur la presse de 1881 en France, ont été les vecteurs privilégiés des haines entre nations. Un numéro spécial du journal de Robida, *La Caricature* (1<sup>er</sup> juillet 1882) intitulé « L'Europe illustrée. Le concert européen », dont la couverture représente les diverses nations réunies en concert mais soufflant dans des canons et des mitrailleuses au lieu d'instruments à vent, synthétise, par un récit de voyage

un « ton » violent et paroxystique, ne méconnaît pas non plus les ruses et les circonlocutions propres au langage : il est des modes de différenciation plus subtils, plus immatériels, plus culturels, moins visibles ; dire et affirmer « je ne suis pas l'autre » peut prendre des formes diverses, plus ou moins euphémistiques et indirectes, plus ou moins gommées par le « politiquement correct » de l'époque, et passer par des supports immatériels : ainsi de l'« image » de telle ou telle nation – comme on parle de l'« image de marque » d'un produit, faite de clichés, d'« idées reçues » (voir Flaubert) ; ou de « rumeurs urbaines » anonymes et collectives (et Internet favorise évidemment cette diffusion massive des stéréotypes et des complots de l'étranger). Passer, surtout, par les moyens retors qu'offre dans toutes les prises de parole la rhétorique, qui procède souvent par dénégation, ou par ironie, ou par litote, voire par inversion. Ainsi on ne dit pas « Je hais l'autre », mais « L'autre me déteste », « L'autre ne m'aime pas », « L'autre me veut du mal », ou, en mode d'expression généralisant : « L'autre viole les femmes et tue les enfants. » Ou par allusion, procédé par lequel on bénéficie à la fois de l'innocence et de l'immunité de ne pas dire et de l'efficacité de ce qui est sous-entendu. Ou bien, comme le faisaient certains polémistes français anti-Allemands en 1914, on dira sa détestation de l'autre en citant, chez cet autre, un écrivain (par exemple Nietzsche, un Allemand) qui dit du mal de sa propre patrie et loue Bizet en critiquant Wagner. On peut aussi, pour exprimer sa détestation de la Prusse, citer Heine, Allemand francophile écrivant en France en 1832 des articles de presse très antiprussiens<sup>9</sup>. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis : tel est l'axiome numéro 1 de la rhétorique de la haine.

---

et un ensemble de dessins humoristiques, toute la gamme des clichés attachés aux diverses nations qui ont cours à l'époque. Voir les précieuses anthologies de caricatures européennes réunies par le collectionneur et historien John Grand-Carteret (1850-1927).

9. Voir sa préface au recueil de ses articles parisiens *De la France*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1994.

Beaucoup de clichés de détestation prospèrent traditionnellement, se forment, se confirment d'ailleurs par l'entremise d'une œuvre de détestation ou de critique née au pays même qui est détesté : notre opinion de l'Italie peut se fonder sur tel film de Fellini (*Les Vitelloni* ou *La Dolce Vita*) critique à l'égard de l'Italie ; notre opinion de la Russie sur telle œuvre de Gogol, de Dostoïevski ou de Tourgueniev tout aussi critique à l'égard de la Russie ; notre opinion de l'Espagne sur tel film d'Almodovar, également critique à l'égard de l'Espagne ; notre opinion sur l'Angleterre contemporaine sur les romans de Jonathan Coe.

Certaines sciences, ou pseudosciences historiques, biologiques (raciales), médicales, psychologiques ou sociologiques, ont souvent servi à formater, à légitimer et à justifier la haine de l'autre en proposant des vocabulaires descriptifs, des théories raciales explicatives, des grilles de comportements (telle la liste des péchés capitaux de la tradition chrétienne, que l'autre détesté cumulera : ainsi la « paresse », la « luxure » et la « gourmandise »), ou des « romans nationaux » fondés sur le rappel de guerres épiques ancestrales, ou en proposant des explications fondées sur des oppositions de traditions politiques, de races ou de cultures toujours considérées comme « naturelles » : voir l'opposition entre le « pur » et l'« impur » de telle race (voir le « sang impur » de *La Marseillaise*, l'hymne national français), entre la culture de la vigne et la culture du houblon, entre les « têtes longues » et les « têtes rondes » (un Stendhal en est féru), entre les protestants et les catholiques, entre les autochtones et les envahisseurs, les nomades et les sédentaires, les républiques et les monarchies. Cumuler plusieurs traits de ces oppositions c'est souvent se vouer à devenir objet de haine.

Un trait différentiel ne « fonctionne » bien sûr que s'il est investi de certaines valeurs positives ou négatives. L'autre détesté soit « manque » toujours de quelque chose de jugé positif, soit, sur une échelle de degrés, est toujours « trop » ou « pas assez » par rapport à des valeurs et normes autochtones (évidemment

supposées à la fois « naturelles » et universelles). Une hiérarchie entre supérieurs et inférieurs est toujours à l'œuvre dans la haine. Et ces valeurs et ces normes, qui fondent une culture, ou une idéologie, tendent remarquablement à se polariser et sont à peu près toujours de quatre ordres : le monstre physique (il est laid), le maladroit (il ne sait pas utiliser des outils), le barbare baragouinant (celui qui ne sait pas parler), et l'immoral (celui qui, ne respecte ni l'éthique ni les lois). Haïr, c'est d'abord disqualifier sur ces quatre plans, qui font appel à des contenus universels aisément compréhensibles.

Pour s'exprimer, la haine de l'autre passera donc, évidemment, répétons-le, par le langage (même la caricature en image a, souvent, besoin d'une légende pour son interprétation) et par des supports langagiers divers. Dans le domaine de l'écrit, on citera la littérature, la presse, les manuels scolaires (voir en France, entre 1873 et 1918, chez l'éditeur Belin, *Le Tour de la France* et *Le Tour de l'Europe* de G. Bruno à l'égard de l'Allemagne), les livres pour enfants (voir les livres illustrés de Hansi après 1870), certains genres comme les récits de voyage. N'oublions pas la langue elle-même avec ses locutions ou appellations péjoratives fixées dans l'argot populaire (*boche, rosbif, frog, macaroni, rital, fridolin, cbleu...*), avec les stéréotypes nationalistes du chauvinisme<sup>10</sup>, ancrés dans la conscience collective (« la perfide Albion<sup>11</sup> », « l'ogre prussien »), avec l'emploi de l'injure (« Va te faire voir chez les Grecs »), les locutions et dénominations institutionnalisées et pérennisées par

---

10. Rappelons que « Chauvin » est, d'abord, un nom propre. Il forme une sorte de couple avec « Marianne ». Voir PUYMÈGE Gérard de, « Le soldat Chauvin », in NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 7 vol.

11. L'expression « perfide Albion » est institutionnalisée en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle possède des variantes (« Vorace Albion » dans *La Caricature* de Robida du 15 novembre 1884 [figure I du cahier d'illustrations]) et apparaît fréquemment dans la « petite presse » satirique (voir par exemple chez Madame de Girardin en 1837, ou dans l'article « Facéties des journalistes anglais » du journal *La Caricature* du 14 mars 1841).

l'usage (« filer à l'anglaise », « querelle d'Allemand », « saoul comme un Polonais », « avare comme un Écossais », « travailler pour le roi de Prusse », le « mal de Naples », « la grippe espagnole », « parler comme une vache espagnole », « mentir comme un Grec » – voir aussi le mot « grigou »). Enfin va aussi dans le même sens le recours à des « mots » attribués à tel ou tel écrivain ou homme politique célèbre (tel le fameux « Canaux, canards, canailles » attribué à Voltaire à l'égard des Hollandais ; ou le « La force prime le droit » de Bismarck, formule toujours rappelée en France après 1870) qui frappent les esprits, même s'ils sont apocryphes.

Il y aura donc mille façons d'exprimer sa haine d'autrui. Il y a des expressions violentes, qui passent par des appels directs au meurtre (Tailhade à l'égard du tsar en visite à Paris) et des discours agressifs, injurieux, scatologiques, outranciers, *ad hominem*, comme cela s'est vu par exemple entre l'Allemagne et la France au moment de la Première Guerre mondiale, et comme les pamphlets de Céline en donnent une version stylistique sans doute extrême. Et il y a des modes d'expression plus *soft*, plus obliques, qui vont jouer sur l'humour, ou sur l'ironie comme on le voit par exemple dans une certaine « petite presse » mondaine (dans les « chroniques » de Madame de Girardin à partir de 1836, ou dans *La Vie parisienne* en France à partir de 1863) qui se fait une spécialité d'égratigner, sous couleur de « reportages » ou de « chroniques mondaines », les petits ridicules des touristes ou telle ou telle mode vestimentaire, gastronomique ou littéraire venue de l'étranger, et ce faisant entérine implicitement, *a contrario*, un certain nombre de mythes ou de stéréotypes de supériorité (Paris la Ville lumière qui éclaire le monde, la Parisienne modèle de la femme, l'esprit français supérieur à tous les autres, la France chantre de la culture face à la barbarie, etc.)<sup>12</sup>.

---

12. En URSS, le magazine humoristique *Krokodil* (créé en 1922) présente une situation assez analogue.

Il est également frappant de voir combien les stéréotypes de discrimination envers tel voisin européen s'inaugurent et se mettent souvent en place à la faveur non pas de considérations religieuses ou de vaste géopolitique, ni à l'occasion de grandes batailles, mais par le truchement de discussions esthétiques, artistiques, gastronomiques ou purement littéraires, voire sportives : Lessing au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle bataille pour que l'Allemagne se dote d'une littérature « allemande », contre l'influence de la littérature française, avant que l'Allemagne n'existe comme nation. Même chose chez un Léopardi à l'égard de la France. Entre l'Italie et la France à la Renaissance, la volonté de discrimination se fait autour de l'influence de Pétrarque (pour un littérateur français). Ou, toujours entre la France et l'Italie, se fait à propos de la musique (querelle des Bouffons), ou avec l'Angleterre à propos de la théorie des jardins (le jardin à la française contre le jardin à l'anglaise), et entre la France et l'Allemagne à propos de Wagner et de Bizet. L'histoire de l'art se déchire pour savoir quel pays, la France ou l'Allemagne, a « inventé » l'architecture gothique. La francophobie européenne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tous pays confondus, prend souvent le canal de la critique littéraire dénonçant l'immoralité du roman naturaliste français. L'« autre » est toujours celui qui produit un « mauvais » art, un art « dégénéré », un art « immoral ». Et la France semble être pour longtemps, dans une Europe qui a inventé et diffusé un genre universel, le roman (M. Kundera), la patrie du roman licencieux, voire pornographique (c'est l'image de Zola et du naturalisme à travers toute l'Europe).

Une cartographie différentielle (et les journaux illustrés satiriques du XIX<sup>e</sup> siècle – en Allemagne notamment – raffolent de cartes caricaturales de l'Europe où les frontières des pays épousent les contours de figures humaines grimaçantes [figure IX du cahier

d'illustrations<sup>13</sup>) à la fois psychologique, linguistique et géographique s'installe alors comme on le voit dans cette cartographie typiquement française du rapport à l'« esprit » : il n'y aurait d'« esprit » que français (voire parisien), par rapport aux autres nations plus ou moins « barbares », ou trop « béotiennes », ou trop « sérieuses » (le « *cant* », la « morgue » anglaise comme dévoiement du « sérieux » par opposition à la bonne « gaieté » française, par exemple). Cette cartographie transpose peut-être, dans le monde moderne, de fort anciennes cartographies mentales différentielles comme celles qui, dans la Grèce antique par exemple, et sur cette même thématique de l'« esprit », opposaient le « sel attique » d'Athènes à la « lourdeur » béotienne, au laconisme de Sparte et à l'« enflure » asiatique. Et, en général, les Grecs aux barbares (tous les autres).

Cartographies parfois, faut-il s'en étonner, sexuées : il y a des nations « viriles », « mâles » (l'Allemagne se perçoit volontiers ainsi), « adultes », et des nations « femelles », « enfantines », « efféminées », et haïr l'autre, c'est souvent le haïr dans ce qui est sa différence, l'autre de l'autre, ses femmes (les femmes de l'autre sont toujours laides, traitées en esclaves, ou mal fagotées, ou débauchées), et le disqualifier dans sa sexualité. La femme de l'autre sera donc soit « trop » sexuée (nymphomane, prostituée, trop « chaude », coquette), soit pas assez sexuée (trop « froide »), soit « mal » sexuée (voir les allégories de l'Allemagne ou de la perfide Albion, représentées en France comme des femmes casquées, armées, obèses). Ne manquent pas non plus les allusions aux pratiques sexuelles des autres (la « capote anglaise »), à l'homosexualité des autres (rappelons-nous l'étymologie : bulgare = bougre = homosexuel), à la syphilis propagée toujours par l'autre (d'où découlent les appellations de « mal français », de la

---

13. Voir BARIDON Laurent, *Un atlas imaginaire. Cartes allégoriques et satiriques*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2011.

« Petite France » à Strasbourg, ou encore du « mal de Naples »). Au cinéma, l'apparition d'un personnage de Français dans les films non français est souvent associée non seulement à un personnage arrogant, mais aussi à un obsédé sexuel, ou à un efféminé (voir, dans le dessin animé américain après 1945, le personnage de Pepe le putois), ou à un métier lié à la femme (couturier, coiffeur).

On pourrait sans doute distinguer une évolution typologique et historique dans ces phénomènes de polarisation sur des cibles. Tout discours de haine a besoin d'un lexique, d'un dictionnaire de « thèmes obligés » sur lesquels il se fixera. Cette polarisation haineuse peut se faire non seulement sur une personne (un roi, un ministre, un général) mais aussi sur un objet symbolique (le « knout », qui revient automatiquement dans tous les discours anti-russes ; le casque à pointe prussien dans les caricatures anti-allemandes (figure III du cahier d'illustrations) ; la guillotine pour l'Europe antifrançaise), sur une institution (l'Inquisition, dans tous les discours anti-espagnols ; l'Index pour les pamphlets antipapistes), sur un lieu (la Sibérie dans tous les discours anti-Russie), sur un animal (le bouledogue, dans tous les discours anti-Anglais), ou sur une allégorie emblématique (John Bull, Albion pour les incarnations de l'Angleterre ; Marianne pour la France<sup>14</sup>). Ces cibles particularisées peuvent être de deux sortes : elles sont étrangères (Napoléon pour les Anglais ; Bismarck pour les Français), ou elles sont intérieures : ce sont les traîtres, les ennemis de l'intérieur, les « cinquièmes colonnes », le « parti de l'étranger ». Les pires. On trouvera également dans ce répertoire les « lieux de mémoire » de l'inconscient collectif et des

---

14. Voir les anthologies de caricatures réunies par GRAND-CARTERET John, *Bismarck en caricatures, avec 140 reproductions de caricatures allemandes, autrichiennes, françaises, italiennes, anglaises, suisses, américaines*, Paris, Perrin, 1890, et *John Bull sur la sellette*, Paris, Librairie J. Strauss, 1900. Le discours de haine est un discours économique : il lui suffit de prononcer un seul nom propre (Pitt, Bismarck, Torquemada...), pour disqualifier l'autre nation.

« musées imaginaires » propres à chaque nation qui s'inverseront évidemment et deviendront négatifs pour les autres pays (Waterloo et Trafalgar pour les Anglais ; Reims ville des sacres, la Bastille, Notre-Dame de Paris, *La liberté guidant le peuple*, etc., pour les Français<sup>15</sup>). Tous fonctionnent comme des lieux de polarisation de valeurs incarnées, soit positives, soit négatives.

## L'IDENTITÉ : UN CONCEPT PROBLÉMATIQUE

Qu'elle soit directe ou solidement argumentée, la haine ne peut fonctionner également que si le haïssable est confronté à son « envers » symétrique et complémentaire, à un « bloc » d'idées « aimables », positives, que si la haine est intégrée par comparaison à un système de pensée plus implicite, différentiel, constitué de l'ensemble de ces *miranda* déjà évoquées (les choses qu'il faut admirer) qui fondent aussi une culture et cimentent une nation. Elle semble alors avoir besoin, comme d'une sorte de « béquille » conceptuelle, d'un adjuvant, d'un concept flou et vague qui l'accompagne toujours, implicitement ou explicitement, en parallèle, en comparaison, en complément, celui d'« identité », concept étayé nécessairement de symboles et d'un roman national, qui réapparaît çà et là à des époques historiques diverses (voir l'ouvrage de F. Braudel, *L'identité de la France*<sup>16</sup> ; voir le débat récent en France, en 2015-2016, sur cette notion, qui a déchiré les

---

15. Certains monuments fonctionneront comme les lieux géodésiques de cette polarisation : le vandalisme, c'est la haine des lieux de mémoire de l'autre, qu'il faut raser. L'incendie de la cathédrale de Reims pendant la Première Guerre mondiale a imposé l'image des Allemands comme des « vandales » ; même chose pour les pillages de Napoléon pour les Européens, ou pour le « vol » des sculptures du Parthénon par lord Elgin pour les Grecs. D'où, symétriquement, l'érection de monuments de commémoration, tel celui de « la bataille des nations » (1813) à Leipzig en 1913.

16. BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France*, Paris, Flammarion, 2011. Selon Paul Ricœur, il n'est d'identité que narrative, mise en récit.

historiens). Cette « identité » est posée explicitement ou présupposée implicitement, et la forme structurante de la haine est donc toujours, peu ou prou, celle d'un parallèle : *je hais l'autre détestable parce que je le compare à moi* ; l'Allemagne (ou l'Angleterre, ou l'Espagne, ou la Russie, etc.) est détestable parce que la France est aimable. Cette image (nationaliste ? chauvine ? identitaire ?) qui va servir de pierre de touche comparative avec les autres nations est parfaitement explicitée dans l'entrée « France » dans *Les épithètes de M. de la Porte* :

« FRANCE : Perle du monde, indomptable, fertile, belliqueuse, florissante, riche, salubre, docte, célèbre, féconde, généreuse, invincible, peuplée ou populeuse, école de vertu.

[...] La France [...] tant pour la température de l'air, fertilité de la terre, abondance de tout genre de fruits et autre innumérables commodités que le Ciel plus prodigalement que libéralement lui a élargies, qu'aussi pour la piété, religion, intégrité de mœurs, profession des bonnes lettres, justice équitable, magnanimité de courages et plusieurs vertus rares et antiques (qui est la vraie et solide louange) a toujours obtenu sans controverse le premier lieu entre toutes les régions de l'Europe et en est appelée Mère des arts, des armes et des lois, et douce nourrice des hommes<sup>17</sup>. »

Il s'agit d'établir un parallèle avec une nation éloignée dans le temps, ou avec une autre nation éloignée dans l'espace. Le parallèle est d'ailleurs la forme rhétorique privilégiée de l'historien (Plutarque, *Les vies parallèles* – des Romains et des Grecs – ; Mably, *Parallèle des Romains et des Français*, 1740), aussi bien que du moraliste ou du satiriste (H. Monnier, *Exploitation générale des modes et ridicules de Paris et Londres*, 1826), que du critique d'art ou littéraire (Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes*, 1688 ; voir aussi

17. *Les épithètes de M. de La Porte, parisien, livre non seulement utile à ceux qui font profession de la Poésie, mais fort propre aussi pour illustrer toute autre composition française*, Paris, 1571, p. 107. La fin de l'entrée est empruntée à un vers de Du Bellay.

l'incredible parallèle entre Molière et Shakespeare), que de l'hygiéniste spécialiste de la voirie (Amédée de Tissot, *Paris et Londres comparés*, 1830), que de toute réflexion psychologique ou politique (Carlos Garcia et son *Antipathie des Français et des Espagnols*, 1617 ; Mercier et son « Contraste des Parisiens avec l'habitant de Londres » dans son *Tableau de Paris*, 1782). En image, le « parallèle » peut aisément s'illustrer par un face-à-face, comme on le voit dans les caricatures anglaises du temps de Napoléon, qui représentent face à face, séparés par la Manche, d'un côté la pacifique Albion et de l'autre un nain maigrichon figurant Napoléon.

L'identité qui sert de pierre de touche au parallèle est un mythe construit, un « roman national » inculqué dans les écoles, un faisceau de stéréotypes. Mais ce mythe identitaire, cette identité comme mythe, à la différence des mythes anciens à forme narrative (l'histoire d'Œdipe, l'histoire de Narcisse, de Prométhée, etc.), prend la forme non pas d'un récit suivi et articulé, d'une chronologie ou d'une généalogie fabuleuse, ou d'un récit étiologique, mais d'une nébuleuse de clichés disparates et sans origine. Ce qui fait sa force. Bien sûr, cette « identité » qui va servir de pierre de touche pour évaluer le reste du monde, ce faisceau d'idées inculquées, est anonyme et collectif. Ses incarnations constituent le « musée imaginaire » de l'identité, donc de la haine, fait de l'ensemble de ces « lieux de mémoire » propres à chaque pays et bien répertoriés par les historiens<sup>18</sup>. Il porte même, en ce qui concerne la France, un nom propre, le « chauvinisme<sup>19</sup> ».

C'est toujours adossée à cette « identité » (concept indéfinissable), à cette identité supposée menacée, que la haine xénophobe

18. Voir la série classique dirigée par NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, *op. cit.*

Le nombre, la « consistance », la nature et la pérennité de ces « lieux de mémoire » (qui peuvent consister en des monuments, des livres, des lieux, des idées, des personnages, des œuvres d'art, des images, des symboles) varient certainement selon les différentes nations européennes. Les lieux de mémoire sont peut-être « musicaux » pour les Allemands (Leipzig, Bayreuth, Salzbourg).

19. Voir ci-dessus note p. 27.

se développe, une identité vue comme une essence culturelle fixe, homogène et immuable qui serait menacée par toute espèce de « dilution » ou de « mélange » – les métaphores médicales de la « contagion » ou de la « gangrène » surviennent alors spontanément – qui viendrait compromettre sa « pureté ». Ce sentiment d'une « perte », ou d'une « invasion » (de ce qui vient de l'étranger : des modes, des manières, des mots, des habits, des bibelots, des productions artistiques, mais aussi des épidémies, des maladies, etc.) s'enracine au XIX<sup>e</sup> siècle, siècle de concurrence exacerbée entre nations (voir les diverses et nombreuses Expositions universelles, voir les diverses conquêtes coloniales), d'abord sur le mode humoristique et plaisant pratiqué par la « petite presse amusante » qui fleurit après 1830<sup>20</sup>, puis selon des modes beaucoup plus inquiétants. *Cosmopolis*, titre d'un roman de 1893 de Paul Bourget (l'action se passe à Rome) synthétise bien cette inquiétude des nations occidentales, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quant à une « perte » devant tout ce qui peut venir perturber cette identité : le tourisme de masse lors des Expositions universelles, l'immigration, les « rastaquouères » (mot typique du XIX<sup>e</sup> siècle) et les apatrides, les cosmopolites argentés ou désargentés, les sectes politiques ou religieuses, le « péril jaune », la mondialisation, les sexualités indifférenciées<sup>21</sup>. Cette inquiétude haineuse se démultipliera en bénéficiant, depuis les premières années du XXI<sup>e</sup> siècle, d'un outil de propagation extraordinaire beaucoup plus performant que la « petite presse » du XIX<sup>e</sup> siècle, qui garantit l'anonymat, qui est rapide, qui est mondialisé, qui est délocalisé, dématérialisé : Internet et ses réseaux sociaux. Mais le cliché, cette chose si bien partagée, anonyme, dématérialisée, qui circule universellement, aisément

20. Voir par exemple cette petite chronique humoristique : « Je suis français, mon pays après tout », parue dans le journal *La Caricature* du 24 janvier 1841, dans laquelle le journaliste fait la liste « comique » de l'envahissement des mots, objets, habits et habitudes importés de l'étranger.

21. Voir « *Cosmopolis* », numéro spécial du *Magasin du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 8, Paris, SERD, 2018.

monnayable en blagues et histoires drôles, facile à comprendre, économe en énergie, apte à mobiliser des milliers de *followers* et à se transformer en rumeur, avait anticipé depuis longtemps sur ce qui se passe actuellement en notre ère informatique.

## QUESTIONS

Restent deux questions, et une énigme. La première question : y a-t-il des pays plus xénophobes (ou « xénomanes ») que d'autres, dans la longue durée ou à tel ou tel moment historique ? Il y a sans doute des régimes de « xénomanies » particulières, liées à des modes (les élites intellectuelles aiment en général, dans la nation détestée par leurs compatriotes, certains aspects de sa culture), distincts des régimes ambiants de xénophobie soumis à d'autres cycles plus longs et à d'autres modes.

La seconde question : la haine xénophobe est-elle toujours symétrique, ou n'est-elle pas toujours plus ou moins asymétrique ? Si le pays A déteste le pays B, cela signifie-t-il que le pays B déteste le pays A dans les mêmes proportions, et au même moment ? La France, par exemple, pays centralisé, serait-elle plus ou moins xénophobe envers l'Italie (qui n'existe pas comme nation) que l'Italie à son égard à l'époque de Mazarin ?

Les diatribes violentes d'un Baudelaire contre la Belgique (« Pauvre Belgique<sup>22</sup> », 1866) ont-elles leur symétrie en Belgique contre la France ? Comment *mesurer* une haine ?

L'énigme : pour haïr l'autre, avec lequel on peut très bien n'avoir jamais été en contact matériel ou immatériel, il faut *croire* aux stéréotypes qui circulent à l'égard de celui-ci : qu'est-ce qui me fait « croire » que Mazarin est italien (il est né en Sicile,

---

22. Peuple de « singes », « fadeur de la vie », « rien à voir », « stupidité menaçante », « grossièreté », « plaisanteries excrémentielles », « contrefaçon de la France », « haine de l'esprit », « bâton merdeux », « ivrognerie ». Voir BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 2011, p. 815 et suiv.

donc est sujet du roi d'Espagne), qu'il couche avec la reine, qu'il entretient des maîtresses, qu'il vole les impôts de l'État, qu'il dépense des fortunes en pommades pour se blanchir les mains, qu'il vole des bijoux ? Ou que tous les Allemands ont des ventres plus gros que les Français, des excréments plus abondants, et qu'ils sentent mauvais (voir les livres publiés par le « docteur » Bérillon en France au début du xx<sup>e</sup> siècle) ? « Croire », c'est sans doute un faisceau d'actes psychologiques très complexe où le « croire à » passe par un « croire en » (en une autorité quelconque, un Bérillon diplômé par exemple), qui passe par un « croire avec » (il faut une communauté des croyants pour croire à quelque chose). Fontenelle (avec, dans son *Histoire des oracles* [1686], le récit sur la dent d'or – exemple de crédulité qu'il impute d'ailleurs à des « savants d'Allemagne » – et *De l'origine des fables* [1684]), ou Nerval (avec son « Histoire véridique du canard » [1845]) s'étaient déjà penchés sur ce phénomène du « crédit » et de la croyance collective. La haine n'est peut-être que l'autre nom que l'on peut donner à la sécrétion de cette chose mystérieuse, « moderne », qu'on appelle l'« opinion », cette opinion « reine du monde » qui semble se faire identifier comme concept et force sociale à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, que Pierre Larousse dans son *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* appelle la « puissance nouvelle qui s'élève, qui s'affermit, et qui ne relève que d'elle-même », cette opinion qu'un Tarde rapproche de « l'hallucination collective », d'une « hypnose », et qu'il définit comme le « groupe momentané et plus ou moins logique de jugements, qui, répondant à des problèmes actuellement posés, se trouvent reproduits en nombreux exemplaires dans des personnes du même pays, du même temps, de la même société<sup>23</sup> ».

---

23. TARDE Gabriel, *L'opinion et la foule*, Paris, Presses universitaires de France, 1989 (1901), p. 76. Voir FRINAULT Thomas, KARILA-COHEIN Pierre et NEVEU Erik, *Qu'est-ce que l'opinion publique ? Dynamiques, matérialités, conflits*, Paris, Folio, coll. « Essais », 2023.

Deux remarques pour terminer : la présente anthologie de discours européens haineux et xénophobes ne saurait couvrir exhaustivement un corpus politique, littéraire, paralittéraire, en images, oral et écrit, dont on imagine l'ampleur. Il a donc fallu faire des choix ; trois choix, choix de polarisation, choix de nature et choix du créneau historique. D'une part, nous avons privilégié les détestations *de* la France, aux deux sens du complément déterminatif (haine de la France à l'égard des autres pays, haine que suscite la France chez les autres), alors qu'il y avait évidemment matière à évoquer la haine de la Pologne contre la Russie (et réciproquement) et contre la Prusse, ou celle de l'Italie contre l'Autriche (et inversement), ou celle du Danemark contre la Prusse (et inversement), ou celle de l'Espagne contre l'Angleterre au moment de l'Invincible Armada (et inversement), etc. D'autre part, nous n'avons pas privilégié les textes trop « attendus » des spécialistes du commentaire de l'étranger – textes d'historiens, d'hommes politiques ou de journalistes politiques – mais plutôt traqué les paroles de haine à travers une certaine diversité générique et auctoriale – des essais, des pamphlets, des chansons, des histoires drôles, des romans, des poèmes, des textes de prix Nobel de littérature et des textes d'auteurs anonymes. Enfin, nous avons voulu couvrir une époque certes assez longue, mais quand même circonscrite à un certain monde, ce monde moderne, né du livre à la Renaissance et par conséquent voué à certains modes de circulation publique de l'information, un monde qui a créé ce nouvel acteur des temps modernes évoqué plus haut, l'*opinion*, monde de la haine qui pourrait peut-être même coïncider surtout avec la période 1800-1914, celle des « nations », avant que ne s'inaugure la période des « internationalismes », puis celle du « mondialisme ».

Avant le livre et la presse, la haine existait bien entendu, mais autrement. Et à l'âge du tout-numérique, qui referme peut-être cette grande parenthèse relativement homogène *du livre et des nations* avec leurs *romans nationaux* respectifs, la haine va sans doute

utiliser d'autres supports, d'autres formes d'expression, d'autres modes de polarisation. Il est peut-être possible – comme l'est d'ailleurs le sentiment antithétique, qu'il soit sacré ou qu'il soit profane, *l'amour*<sup>24</sup> – qu'elle soit en train d'évoluer vers d'autres formes : en effet, comment se polariser sur un objet de détestation quand on vit dans un monde dématérialisé ? Qu'est-ce qu'un « lieu de mémoire » identitaire stable dans un monde délocalisé ? Disneyland peut-il constituer un lieu de mémoire au même titre que Reims, Notre-Dame-de-Paris ou la tour Eiffel pour un Français ? Qu'est-ce qu'un stéréotype fixe dans un monde labile voué à la relativité générale des points de vue ? Comment être xénophobe dans un monde où tout le monde est invité à faire du tourisme chez tout le monde ? Qu'est-ce que haïr, sentiment *sérieux*, à l'ère de l'*entertainment* et de l'*homo festivus* (voir Philippe Muray) généralisés ? La haine serait-elle désormais périmée, voire *démodée*, au XXI<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup> ? Ce sentiment n'est-il pas en train de muter, de se « dé-nationaliser », de se chercher – et il trouvera – d'autres « raisons de haïr », d'autres cibles, des cibles désormais moins incarnées dans des allégories, moins localisables par des frontières et dans des pays, moins nommables dans des personnes historiques, plus diffuses, moins illustrables par la caricature ? On ne peut plus haïr Bonaparte, sa mère et sa redingote grise, ni le Kaiser et son casque à pointe, ni Hitler et sa moustache. On ne hait même

---

24. Voir l'essai de la sociologue ILOUZ Éva, *La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*, traduction par Sophie Renaut, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2020. Une anthologie de textes « amoureux » entre nations serait certes tout aussi possible (voir la collection chez Plon des « Dictionnaires amoureux ») ; ou l'essai de TOSANO Alberto, *Ti Amo Francia. De Leonard de Vinci à Pierre Cardin, ces Italiens qui ont fait la France*, Paris, Armand Colin, 2019, mais peut-être plus difficile à établir.

25. La haine serait-elle au contraire en progression ? En lisant *The Guardian* (12 mai 2020), on trouve que durant le 1<sup>er</sup> trimestre 2020, Facebook a retiré 4,7 millions de « posts » émanant de *hate groups* organisés, contre 1,6 million au dernier trimestre 2019. Facebook a retiré également 9,6 millions de « posts » contenant du *hate speech*, contre 5,7 millions au dernier trimestre 2019.

plus les allégories, encore bien identifiables, de l'autre haïssable (Marianne la pétroleuse et son bonnet phrygien, le bolchevik et son couteau entre les dents, la perfide Albion chantant *Rule Britannia*). Mais il va falloir désormais apprendre à haïr de l'invisible, haïr les islamistes<sup>26</sup>, les terroristes, le grand capital, les GAFAM, le Web, le complexe militaro-industriel, les lobbies, le capitalisme de plateformes, le patriarcat international, le *dark net*, la Mafia, le Mossad, la CIA, la bureaucratie européenne, les « pays du club Med' », etc. Mais peut-on haïr Amazon, Google ou Microsoft ? Peut-on haïr un réseau ? Peut-on lutter contre la haine qui s'exprime sur le Net<sup>27</sup> ?

Enfin nous souhaitons qu'il n'y ait pas de malentendu sur le projet de cette anthologie des haines européennes. Notre projet n'est ni de prétendre faire croire, *a contrario*, à quelque établissement proche d'une paix définitive et durable – aussi souhaitable qu'elle soit – entre les nations qui composent l'Europe d'aujourd'hui (2023), ni de fournir des armes et des arguments aux tenants de la dissolution et de la désagrégation de l'Union européenne, aux *brexiters*, nationalistes, séparatistes et communautaristes de tous bords, ni de faire croire à une quelconque « identité » pérenne de telle ou telle nation (ou de l'Europe elle-même).

Notre but est simplement de nommer, d'identifier, d'historiciser un certain nombre de mécanismes de différenciation entre nations, de pointer un certain nombre de leurs supports et canaux privilégiés, de décrire certains points de fixation historiques aussi bien que rhétoriques, d'inventorier un certain nombre de stéréo-

---

26. Un roman de Michel HOUELLEBECQ, *Soumission* (Paris, Flammarion, 2015), évoque de façon humoristique et sans qu'on sache exactement situer les positions provocatrices de l'auteur, une France en proie au « grand remplacement » (formule à succès de Renaud Camus, 2010).

27. Certains pays comme l'Allemagne (en 2017) ou la France (loi Avia du 13 mai 2020, mais censurée par le Conseil constitutionnel en juin) ont élaboré ou tenté d'élaborer des lois réprimant la diffusion de contenus haineux, terroristes ou pédopornographiques sur Internet.

types que leur seule longévité, répétitivité et rigidité dans le temps suffit, selon nous, à la fois à rendre intéressants – comme objets d'étude an-historiques et trans-historiques réels – et à disqualifier – comme rapport faux à la réalité. Une pensée figée n'est pas une pensée. La « voix de son maître », le maître fût-il l'« opinion » de tout le monde, n'est pas une voix libre. Et refuser la haine, c'est militer pour la pensée, pour la raison, contre l'instinct. L'« Introduction » (datée de septembre 1915) de Romain Rolland à son recueil d'articles « pacifistes » *Au-dessus de la mêlée* le revendiquait courageusement, reprenant le mythe biblique de la pesée des âmes :

« Un grand peuple assailli par la guerre n'a pas seulement ses frontières à défendre : il a aussi sa raison. Il lui faut la sauver des hallucinations, des injustices, des sottises, que le fléau déchaîne. À chacun son offre : aux armées, de garder le sol de la patrie. Aux hommes de pensée, de défendre sa pensée. S'ils la mettent aux services des passions de leur peuple, il se peut qu'ils en soient d'utiles instruments ; mais ils risquent de trahir l'esprit, qui n'est pas la moindre part du patrimoine de ce peuple. Un jour, l'histoire fera le compte de chacune des nations en guerre ; elle pèsera leur somme d'erreurs, de mensonges et de folies haineuses. Tâchons que devant elle la nôtre soit légère [...]. Je me suis trouvé, depuis un an, bien riche en ennemis. Je tiens à leur dire ceci : ils peuvent me haïr, ils ne parviendront pas à m'apprendre la haine. »

« ... Et merde pour le roi d'Angleterre », Philippe Hamon et Yves Plasseraud  
ISBN 978-2-7535-9364-0 Presses universitaires de Rennes, 2023, [www.pur-editions.fr](http://www.pur-editions.fr)